

Perdues dans le temps et l'espace

Lost. Cérémonie contemporaine. Création, interprétation et mise en scène de Marie Dumais, Production de la Compagnie Marie Dumais présentée à Québec du 8 au 24 mai 2003 à la Salle Jean-Jacqui Boutet du Théâtre de la Bordée.

Vous êtes ici, de Daniel MacIvor. Traduction de Maryse Warda, mise en scène de Marcia Babineau et Anne-Marie White, Production du Carrefour international de théâtre de Québec, présentée à Québec le 25 mai 2003 à l'Auditorium Joseph-Lavergne de la Bibliothèque Gabrielle-Roy.

Jacqueline Bouchard

Numéro 192, septembre–octobre 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, J. (2003). Perdues dans le temps et l'espace / *Lost. Cérémonie contemporaine*. Création, interprétation et mise en scène de Marie Dumais, Production de la Compagnie Marie Dumais présentée à Québec du 8 au 24 mai 2003 à la Salle Jean-Jacqui Boutet du Théâtre de la Bordée. / *Vous êtes ici*, de Daniel MacIvor. Traduction de Maryse Warda, mise en scène de Marcia Babineau et Anne-Marie White, Production du Carrefour international de théâtre de Québec, présentée à Québec le 25 mai 2003 à l'Auditorium Joseph-Lavergne de la Bibliothèque Gabrielle-Roy. *Spirale*, (192), 59–60.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

PERDUES DANS LE TEMPS ET L'ESPACE

LOST. CÉRÉMONIE CONTEMPORAINE. Création, interprétation et mise en scène de Marie Dumais

Production de la Compagnie Marie Dumais présentée à Québec du 8 au 24 mai 2003 à la Salle Jean-Jacqui Boutet du Théâtre de la Bordée.

VOUS ÊTES ICI de Daniel Maclvor. Traduction de Maryse Warda, mise en scène de Marcia Babineau et Anne-Marie White

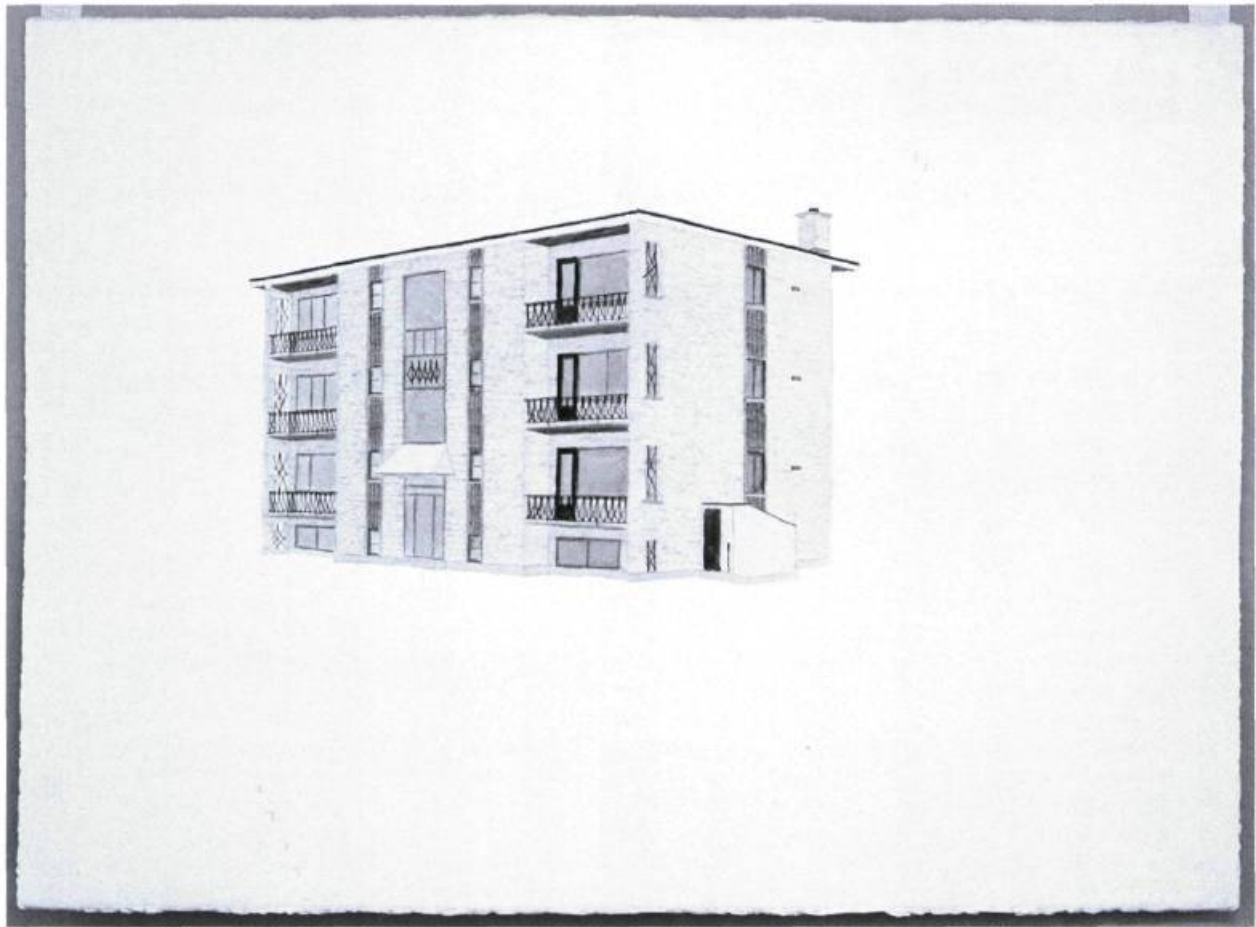
Production du Carrefour international de théâtre de Québec, présentée à Québec le 25 mai 2003 à l'Auditorium Joseph-Lavergne de la Bibliothèque Gabrielle-Roy.

DE LÀ-HAUT tombe un mince et long filet de sable qui coule entre les doigts d'une femme et forme, en s'accumulant sur la scène, la cime ronde d'un sein : le temps, comme la vie, se déplace ailleurs. *Lost* est une création de la Compagnie Marie Dumais, interprétée par cette comédienne dans une mise en scène d'elle-même, dans une sorte de mise en abyme d'elle-même. Le propos tourne autour de la difficulté pour l'artiste de trouver et de justifier sa place dans la société technologique contemporaine, où les idées doivent se transformer efficacement et rapidement en « dollars culturels ». Le thème rejoint d'emblée tous ceux qui ont beaucoup d'imagination et peu de budget, outre les artistes « incompris » et Marie Dumais elle-même, qui a dû récemment faire le deuil d'un projet par manque de soutien financier. Comment endiguer pour soi le temps qui fuit afin d'approprier les idées qui « ne savent pas attendre » et « passent avec grand fracas en battant des ailes » ? Le texte touffu, poétique et souvent percutant nous dit qu'il s'agit de garder sa « station verticale », debout au sommet de ses rêves, au-dessus du temps affolé : éviter de perdre pied et sens dans le flot de plus en plus rapide et puissant d'un espace-temps social bombardé d'informations instantanées où, « grâce à cette vitesse, le message est reçu par tous et par personne ». Précisément, tout au long de la pièce, le personnage tente de se faire entendre et de communiquer grâce à une structure multimédiatique (Lionel Arnould, Jacques Collin) et un environnement sonore (SEN, Stéphane Fortier) qui transforment sans cesse son espace-temps et sa relation au monde. Cet espace et ce temps sont élastiques et volatiles, tantôt refermés sur l'intimité et tantôt ouverts sur l'univers, tantôt présents et tantôt passés ou futurs.

Le message de l'artiste est-il reçu ? « J'aurais aimé mieux penser. Mais je ne pense pas bien. J'aurais aimé pouvoir dire. Mais je ne dis pas bien. » Il s'agit d'un long dialogue solitaire avec

les spectateurs, avec des interlocuteurs non audibles ou des voix hors champs (Martin Genest, Stéphane Fortier, Kevin McCoy, Réjean Vallée) : ce sont les amis, amant, collègues ou producteurs rencontrés par la créatrice essayant de réaliser son projet de création. Ce qui donne force et impact à ce parcours à obstacles professionnel, c'est d'abord la diversité des situations, la justesse du propos et la profondeur du texte. Le ton de l'interprète est quelque peu déroutant, délibérément distant et presque froid, un choix de l'auteure pour éviter le pathos et la victimisation de son personnage en butte à plusieurs refus ou désistements. Cette déclamation dénuée d'émotion est réchauffée avec bonheur par des lumières précises (Louis-Marie Lavoie) et l'intégration de plages chorégraphiques, musicales (*Bang on a can*) et chantées où la comédienne s'exprime avec beaucoup de sensibilité : Marie Dumais a consacré plusieurs mois d'entraînements physiques (Christiane Bélanger, Xavier Houssin, Sylvie Lemelin) pour mettre au point les mouvements de « yoga danse » qu'elle exécute dans un décor minimal. La sobriété de la scénographie (Martin Beausoleil) signifie la solitude nécessaire du créateur et sa quête douloureuse de reconnaissance : des pages blanches angoissantes disposées sur le sol, un téléphone qui dérange, rappelant l'incompréhension des autres devant sa démarche ou annonçant les mauvaises nouvelles. Ainsi, alors que la quête d'un espace-temps identitaire constitue la trame de cette fable (y en a-t-il une?), cette dernière interpelle constamment l'ambiguïté du nécessaire mais lourd rapport à l'Autre, de l'excroissance utile mais parasitaire des technologies des communications : des téléviseurs tapageurs et agressifs marquent l'intrusion de la communauté virtuelle et de ses solidarités artificielles dans l'intimité de la femme, pendant que ses pieds se glissent dans des talons aiguilles pour chercher dehors l'affection « d'un être humain de sexe masculin », évoqué ici par une image vidéo (visage de Danyel Bélanger).

D'aucuns appelleront spectacle multidisciplinaire ce que Marie Dumais appelle une « cérémonie contemporaine ». Peu importe. Ce qui étonne, c'est la réserve de certains devant l'absence de « fable ». Mais peu importe, encore, qu'il y ait fable ou non, et que j'aie pu en repérer une. Ce qui étonne, c'est la persistance d'une lecture qui cherche sa fable. Curieusement, l'auteure et l'interprète constate que sa démarche artistique est mieux reçue par les gens d'autres disciplines que la sienne, tels les musiciens, danseurs ou artistes en arts visuels. Les gens de théâtre, dit-elle, préfèrent le drame et la comédie. Elle se décrit comme une impressionniste : elle veut représenter la réalité au moyen d'un prisme d'impressions, afin d'en susciter d'autres chez les spectateurs. Cela se traduit, au niveau de la structure de son œuvre, par une succession de tableaux articulés autour d'une thématique, ici celle de la quête d'un espace-temps pour la création. Ces tableaux, dont la chronologie est à la limite interchangeable, deviennent en quelque sorte des écrans d'impressions qui s'ouvrent comme autant de perspectives changeantes et instructives autour d'un même sujet. Dumais nous offre ainsi son expérience subjective de la réalité croquée sur le motif : elle expose, retravaillés à partir de son carnet d'esquisses, des morceaux de sa vie, de ses réflexions et de ses émotions, professionnelles et personnelles. Elle dit de *Lost* que c'est la première piste d'une œuvre qu'elle désire retravailler. Comme son personnage, elle essaie de créer de la différence dans un monde où tout se contamine presque instantanément, où le tout-pareil et les clones se multiplient, où « L'humanité fait beaucoup de bruit/Peut-être parce qu'elle sait que personne ne peut l'entendre ». Mais bien sûr, comme pour son prochain projet *Bestiario*, et comme le dit encore son personnage, « Il faut attendre les sous. Il faut attendre les gens. Il faut attendre d'avoir une place. [...] Je ne sais pas gagner ma vie. Mais je sais travailler, alors je travaille. »



Patrick Coutu, Aquarelle #7 de la série Portrait, Montréal, Québec, 2002, aquarelle sur papier, 56 cm X 76 cm.

Lectures d'ailleurs

Du 20 au 31 mai 2003, dans le cadre de l'événement Théâtre d'Ailleurs 2003 présenté par le Carrefour international de théâtre de Québec, ce dernier produisait une lecture publique de *Vous êtes ici*. C'est la traduction, commandée pour l'occasion à Maryse Warda, de *You are here* de Daniel MacIvor, homme de théâtre prolifique originaire de Nouvelle-Écosse et travaillant à Toronto. Finalement, on a regretté que *Vous êtes ici* fasse l'objet d'une seule représentation car sa mise en scène généreuse offrait davantage qu'une simple lecture.

Un choix audacieux génère ici des résultats surprenants : deux metteuses en scène originaires du Nouveau-Brunswick, Anne-Marie White et Marcia Babineau, règlent chacune un des deux actes de cette pièce. Lors de la représentation, les deux équipes composées chacune d'un scénographe et de huit comédiens de Québec incarneront respectivement la jeunesse (pour l'une) et la vieillesse (pour l'autre) des mêmes personnages, cela sans s'être jamais ren-

contrées lors des répétitions. Cette stratégie fonctionnera à merveille. Les personnages sont brillamment interprétés par une imposante distribution où la relève côtoie l'expérience. Ces personnages se tiennent et demeurent très crédibles d'un acte à l'autre, malgré de légères différences de personnalité que l'on attribue aisément à leur âge mûr. Marie-Ginette Guay dira que ce fut fantastique, lors du premier acte, de voir « son » propre personnage Alison jouer devant elle rajeuni et incarné par une autre qu'elle-même (Anne-Marie Olivier). La scénographie dépouillée du premier acte (Jean-François Labbé) ne surprend pas pour une lecture : bouteille, micro, table, chaises et lutrin. Au deuxième acte (Jean Hazel), plusieurs chaises et une rampe ou un garde-fou apparaissent ; ces éléments évoquent différents espaces, notamment un bar avec ses nombreuses bouteilles. Les deux scénographes ont bien assumé, toujours sans se consulter, la continuité de ce symbolisme des bouteilles, ce jeu entre le vide et le plein, cette relation entre les contenus, liquide de vie ou sable de la mémoire.

Si on peut dire que *Lost* est une fable de la fable de son interprète, c'est ici par un théâtre du théâtre que commence la pièce, effet qui reviendra ponctuellement, surtout dans le premier acte. On retrouve aussi, dans cette lecture, des histoires de pertes et de temps, et même des métaphores autour du sable, mais dites et données à lire tout autrement que dans *Lost*. Il s'agit d'un retour sur la vie passée, une réflexion sur la mort qui s'en vient, beaucoup sur les amours, sur les rêves réalisés ou pas, sur les souvenirs qui s'effritent avec le temps, sur des peines qui s'usent et d'autres qui restent vivantes. Une réflexion, finalement, sur le manque de temps ou les manques du temps et ses ratés : la petite fille perdue dans le centre d'achats avait lu sur le panneau, rassurée et éblouie : « *Vous êtes ici* ». Elle était demeurée là, dans toute sa gloire d'être reconnue, jusqu'au moment où la banale vérité révélée par sa mère détruisait cette image merveilleuse du monde et d'elle-même.

JACQUELINE BOUCHARD